

Une guerre de religion : nouvelle neuchâteloise : (suite)

Autor(en): **Huguenin, O.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 50

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE SAC A SUCRE

APRÈS de longues années, je suis retourné passer l'été dans les riantes campagnes vaudoises, chez mon ami David, dit au Pilon, pour le distinguer des autres David du village. Un artiste couvreur a dessiné sur son toit, en belles tuiles rouges, un gigantesque D qui se voit de fort loin, et me fut souvent utile pour retrouver ma route.

Au premier abord, nous ne nous reconnûmes pas. Pour lui comme pour moi, le Temps, ce grand faucheur d'heures, avait fait son œuvre.

David est un petit homme sec, noueux, rabougri, grisonnant. Il est un peu voûté; cela vient, assure-t-il, de ce qu'il a trop travaillé dans sa prime jeunesse, alors qu'il était valet de ferme. Aujourd'hui, il ne travaille plus guère, car voilà plus de six ans qu'il s'est marié. C'est Philomène, sa femme, qui le supplée en tout.

Un bonnet blanc sur la tête, remplacé les jours de fête par un bonnet noir à dentelles, grande et maigre, de quelques années plus jeune que David, elle approche gaillardement de la soixantaine. Longtemps domestique dans une maison bourgeoise, et grâce à une sage économie, qu'elle pousse à ses extrêmes limites, elle a su amasser une somme assez rondelette.

Quand j'arrivai, Philomène poussait des cris désespérés en agitant ses longs bras.

— C'est l'Italienne qui s'ensauve, clamait-elle, tandis qu'une grosse poule la précédait, effarée.

Et c'est une poursuite folle dans l'herbe fleurie, toute scintillante de rosée. L'Italienne court, vole, pirouette, procède par bonds stratégiques, par zigzags savamment combinés; élégamment, elle vient de sauter la haie du jardin potager.

— Eh ! mon té ! elle est dans les salades !
— Je la vois dans les choux ! crie David, qui se précipite, blouse au vent.

— La voici dans les haricots !

— La voilà dans les fèves !

— Dans les petits pois !

— Sous les courges !

— Sur le pommier !

— Je vais chercher mon sacre à sucre, fait David, et Philomène respire, car elle connaît les vertus du sac à sucre, qu'elle vénère et détecte à la fois, selon les circonstances.

Le pommier tend une branche à David; il y grimpe sans se presser, et l'Italienne glousse, anxieuse, comme hypnotisée.

— C'est qu'elle a la crête si belle rouge, geint

Philomène; elle voulait tant couvrir et tous mes œufs vont être perdus !

Tout d'un coup, vivement, lancé par une main experte, le sac à sucre coiffe la poule qui dégringole, et l'on réintègre la couveuse sur ses œufs, en assurant le couvercle de sa caisse avec un soc de charrie.

Il fait un beau dimanche. Philomène termine ses apprêts pour se rendre à l'église, et David, le brûlot dans sa bouche édentée, se promène à pas mesurés devant la maison. Un rire silencieux épanouit sa face tannée et ride ses tempes. Il monte sur le banc et visite ce qu'il appelle son « jeu de pipes ». Dans une encoignure, à la hauteur de la porte, reposent, orientées vers le nord, six pipes noircies, le tuyau cassé au milieu et entouré de fil à son extrémité; il y en a une pour chaque jour de la semaine. L'une après l'autre, il les prend, les flaire, les essuie, et les oriente au midi pour que le soleil puisse donner sur le côté opposé du fourneau.

Philomène sort en grande toilette, son psautier à la main.

— Philomène, donne-moi vingt centimes, je vais chez François me faire raser.

Avec difficulté et un gros soupir, Philomène finit par trouver son portemonnaie, et remet vingt centimes à David.

— Ne dépense pas tout, lui recommande-t-elle en s'en allant.

Mais David ne va pas chez François, il se rase lui-même.

— Autant d'économisé pour boire un verre, fait-il, en se collant trois ou quatre morceaux d'amadou sur des balafres.

Puis, il va chercher son sac à sucre, qu'il retourne et inspecte minutieusement.

L'intérieur en est muni de poches qui se boutonnent pour la plus grande paix du ménage. Cette idée est venue à David le lendemain du jour où, rentrant légèrement gris d'un enterrement, il aperçut Philomène qui le guettait, sentinelle farouche, depuis deux longues heures. David n'avait pas la conscience absolument tranquille, et la vue de Philomène le fit obliquer tantôt à droite, tantôt à gauche. Il eut beau se raidir, prendre des points de repère, marcher en marin, les jambes écartées; toutes ces précautions furent inutiles et il vint piteusement s'écrouler aux pieds de son épouse.

En relevant son mari et le sac à sucre, ce dernier se déroula, et laissa choir une bouteille de vin blanc qui se brisa sur le pavé. Il s'en suivit une scène épouvantable.

chants s'en iront aux peines éternelles et les justes à la vie éternelle ».

Dieu est si bon, pense-t-il, que c'est lui faire injure que de le croire impitoyable dans sa justice ! On a mal traduit, on a mal lu, on s'est attaché à la lettre sans comprendre l'esprit. Et puis combien n'y a-t-il pas d'autres passages bibliques qui combattent celui-là ?

Et le voilà opposant à la parole du Maître telle ou telle parole de Paul ou de Pierre, de Jacques ou de Jean, afin de prouver que les tourments à venir ne seront qu'un châtement destiné à corriger les méchants, et que ceux-ci en seront délivrés quand le châtement aura produit son fruit.

Il y a des gens qui ont beaucoup de cœur et peu de jugement. Sûrement M. Petitpierre devait être de ceux-là. Il avait trouvé cruelle et révoltante, à force d'y penser, l'idée que ses semblables égarés dussent endurer aux siècles des siècles les tourments de l'enfer : cela faisait honneur à son bon cœur. Mais où il ne fit pas preuve de jugement, c'est en voulant prêcher à toute outrance la doctrine qu'il mettait à la place de celle-là.

Vous me direz que l'orsqu'un homme de bonne foi a découvert une vérité ou cru la découvrir, il se fait un devoir de la faire connaître et d'en persuader ses alentours, ce qui est digne de respect. Oui, mais encore doit-il considérer si la connaissance de la dite vérité est nécessaire et utile. Croyez-vous, en conscience, que celle de M. Petit-

— Et dire que c'est pour toi, pour la santé que j'avais été l'acheter à la *Goutte d'Or* ! gémissait David

Depuis ce jour-là, sa bouteille dans une poche du sac à sucre, David rentre l'âme sereine, même s'il marche en marin. Il déroule son sac et le secoue impunément devant Philomène rassurée.

Le sac à sucre est bon à toutes choses : David se couche dessus pour faire sa méridienne, dedans lorsque la température fraîchit, dessous au gros de l'hiver. Il s'en sert en cas de pluie comme d'une pèlerine, il l'utilise pour le remplissage de provisions, de *pives* bien sèches, de champignons, de foin odorant cueilli sur le talus de la forêt. Parfois, le sac à sucre emporte dans ses flancs discrets un beau poulet que le *bonoiseau* a saigné.

Pendant que Philomène est au sermon, David prend une poignée d'herbe et entre dans l'écurie.

— Petits, petits, petits !

Les lapins accourent de toutes parts. David les considère d'un œil paternel et attendri; puis il en met deux dans le sac à sucre, bientôt suivis de deux autres, non sans les avoir soigneusement tâtés et soupesés. Lestement, à travers champs, courbé afin de n'être pas vu, son sac à sucre sur le dos, il descend la côte, et arrive bientôt à l'auberge de la *Goutte d'Or*, logis à pied et à cheval. Il y vend ses lapins à très bon prix, parce que, explique-t-il, ils sont croisés de lièvre et de géant des Flandres.

Faisant exception à la règle, David n'est pas rentré à midi. Il s'est trouvé avec d'anciens camarades; on a évoqué les années lointaines, les souvenirs de jeunesse, l'occupation des frontières. Les heures ont passé et David accompagne son ami François qui l'a invité à dîner.

Au dessert, David tira du sac à sucre deux bouteilles poussiéreuses.

— Une de Dézaley et une d'Epesses ! fit-il triomphant.

L'après-midi s'écoula pleine de charme, de rêves, d'intimes causeries. On parla, et de quoi peut-on parler entre hommes, sinon du sexe aimable ?

— Plus je mange de fromage, plus je trouve les femmes jolies, dit François d'un ton péne-tré.

— Ouais ! que me contes-tu là ?

— N'as-tu pas remarqué qu'en mangeant du fromage le vin paraît meilleur ?

— Ça, c'est vrai.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

2

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHATELOISE, PAR O. HUGUENIN

III (suite)

QUAND il s'était mis une idée en tête, fût-elle l'idée la plus biscornue du monde, il la poussait jusqu'au bout, la défendait du bec et des ongles, et se serait fait écorcher vif plutôt que de convenir qu'il avait eu tort.

Qu'un homme du commun, un paysan, par exemple, soit entêté à un point pareil, cela ne tire pas à conséquence; il n'y a guère que ses proches, ses vaches et ses terres qui en pâtissent; mais quand il s'agit d'un homme en vue, d'un pasteur ayant direction et charge d'âmes, c'est une toute autre affaire !

Un beau jour, M. Petitpierre découvre que depuis le temps des apôtres jusqu'à lui, toute la chrétienté est fourvoyée en croyant avoir lu dans la sainte Ecriture une parole comme celle-ci : « Et les mé-

pierre pouvait remettre dans le bon chemin les dévoyés et aider puissamment les autres à y demeurer ? Ce qui est certain, c'est que, vérité ou erreur, le dogme du ministre des Ponts n'apporta que trouble et zizanie tout autour de lui et finalement d'un bout à l'autre du pays, à commencer par la Sagne et les deux seigneurs des Cœudres et des Quignets.

IV

C'étaient deux personnages considérables et considérés qu'Abram-Louis Perret, « l'ancien de la Scie », comme on l'appelait généralement, et son compère Olivier Vuille, justicier et gouverneur de commune. Et Dieu merci ! on ne les estimait pas seulement à raison de leur avoir en prés, forêts, tourbières et usine florissante, mais, ce qui vaut mieux, pour leur droiture, leur probité scrupuleuse, leur caractère serviable et leurs capacités.

Tous deux s'étant mariés suivant leur cœur, après une sage « fréquentation » de trois ans, étaient aussi heureux qu'il est possible de l'être en cette vallée de larmes, — notez que c'est de la terre en général que je parle, et non de la vallée de la Sagne, où l'on ne pleure pas plus qu'ailleurs et où la félicité conjugale se maintient à une moyenne convenable. — L'un et l'autre étaient à la tête d'une famille remplie de promesses, comme nous le verrons ci-après, et tout souriait aux deux amis, quand par

— Eh bien, puisque tu le trouves meilleur, tu en regoûtes, et tu reprends du fromage, puis du vin. Alors, tu vois tout en rose, et toutes les femmes te semblent jolies... même la tienne! Et si ma femme était ici, je l'embrasserais sur les deux joues, tellement je la vois mince et gracieuse, ma grosse Louise.

Et François s'échauffait en parlant.

— Oui, c'est la plus belle des plus belles! Je t'aime, ma Loulou; je t'adore, comme au printemps de nos amours!

— Tais-toi, grand fou, dit tendrement la grosse Louise, qui a entendu la dernière phrase.

— Ah! te voilà, vieux sôlon! glapit Philomène entrant en ouragan. Il manque quatre lapins, où sont-ils?

— Je les ai enterrés, ils avaient la maladie.

— Et c'est contagieux, affirme François gravement. Il peut bien vous en manquer deux ou trois par semaine. C'est ce que les docteurs appellent une épi... épi...

— Epidermique, achève la grosse Louise.

Atterrée et furieuse, Philomène entraîne d'un bras vigoureux son mari et le sac à sucre.

— Mange beaucoup de fromage, David, conseille François. C'est le moment! H. W.

Le bon remède. — Il y a des gens qui ont la déplorable coutume de voler, au passage, des consultations aux médecins de leur connaissance qu'ils rencontrent dans la rue.

Le docteur *** est en garde contre ces indiscrets.

Un soir, dans un salon, un monsieur s'approche de lui et dit, insidieusement :

— Mon cher docteur, un de mes amis intimes est atteint d'une incommodité fort pénible. Quant il mange, il souffre ici... puis ici... Il ressent une vive chaleur, une cuisson...

— Ah?

— Oui, et puis il tousse; il tousse, tenez, comme ceci : ouh ! ouh !... Que lui conseilleriez-vous de prendre?

Le médecin le regarde fixement et, d'un ton bref :

— Moi, je lui conseille de prendre une consultation.

Sans prix. — Diable! Ernest, tu as un bien beau chapeau. Combien l'as-tu payé?

— Ma fois, je saurais pas te le dire; y avait personne dans le magasin quand je l'ai acheté.

un dimanche de néfaste mémoire, M. le ministre Prince eut la malencontreuse idée de s'en aller prêcher aux Ponts et de céder sa chaire à son collègue, M. Petitpierre.

On peut croire que celui-ci trouva l'occasion excellente pour exposer la doctrine nouvelle qui le poursuivait comme une idée fixe, et que la plupart de ses paroissiens des Ponts avaient acceptée docilement, par affection pour leur pasteur.

Le sermon de M. Petitpierre fit l'effet d'un coup de bâton dans un nid de guêpes : quelle rumeur, quel bourdonnement au sortir du culte! au lieu de traverser paisiblement le cimetière qui entoure le temple, et de s'éloigner après avoir échangé salutations et poignées de mains, les fidèles, réunis en groupes tumultueux, discutaient, argumentaient, s'exclamaient.

— En voilà, du nouveau! qui est-ce qui a jamais entendu parler d'une chose pareille? Moi je vous dis que ça n'est pas dans la Bible; mais *qué!* ces jeunes, ça veut tout changer! Est-ce que M. Prince, qui est un homme d'âge, nous en a jamais dit un mot!

— Pourtant, voyons-voir, Esaïe, essayait d'objecter un jeune, M. Petitpierre a joliment expliqué comme quoi saint Paul a dit...

— Il n'y a pas de saint Paul qui fasse! d'ailleurs on fait dire aux gens ce qu'on veut, ça s'appelle « interpréter! »

Deux camps se formaient déjà, comme on voit.

L'abonné modèle.

Un journal de notre canton reçut, il y a quelques années, nous conte-t-on, la curieuse demande d'abonnement que voici :

Monsieur,

« Pardonnez mon indiscrétion si je prends trop de liberté en sollicitant votre honorabilité de vouloir me considérer ou plutôt m'additionner au nombre de vos abonnés à (ici le nom du journal). Vous pouvez dès l'heure prendre en rembours l'abonnement; je m'empresse à mettre mes soins pour justifier votre confiance.

« Dans cette attente, agréez, monsieur, outre les civilités d'usage, l'assurance de mon profond respect. »

(Signature.)

LA « VESTE »

A tous ceux qui ont remporté une veste ou qui sont exposés à cette éventualité, voici, à titre de consolation, l'origine de cette expression :

C'est une anecdote théâtrale, rapportée par Joachim Duflot, qui a donné naissance à cette expression proverbiale, par laquelle on a désigné d'abord un fou ou insuccès dramatique et qui s'applique aujourd'hui à un échec d'une nature quelconque.

Dans une petite pièce intitulée *les Etoiles*, qui se jouait pour la première fois au Vaudeville, le dialogue suivant s'établit entre l'étoile de Vénus (Mlle Cico) et l'étoile du Berger (l'acteur Lagrange) :

— La nuit est sombre, l'heure est propice; viens t'asseoir sur ce tertre de gazon, dit le berger.

— L'herbe est humide des larmes de la rosée, répond la bergère.

— Assieds-toi sur ma veste, répond le berger galant.

Ici le rire moqueur de la salle entière, déjà mal disposée par les précédents, se joint aux sifflets et suspend tout à coup les élan du berger qui s'arrête interdit. — La pièce dut s'arrêter aussi tout court; le public demanda le baisser du rideau, et l'acteur, confus, reprenant tristement sa veste sur le gazon, salua le parterre irrité et se retira.

Pendant les quelques représentations qui suivirent, l'acteur fut encore obligé de remporter sa veste au même endroit de la pièce.

On parla de ce petit événement dans les journaux et dans les salons, et le public en fit un proverbe.

Le long du mur du cimetière, Olivier Vuille se promenait tout pensif, les mains derrière le dos, en attendant la sortie des anciens et du pasteur qui comptaient la recette des « sachets » et examinaient les demandes d'assistance.

Depuis que les deux amis avaient fait leur première communion, la même année, jamais ils n'avaient manqué de descendre ensemble, chaque dimanche la « charrière » de l'église, pour se séparer à l'entrée de celle des « Vuille » qui traverse la vallée pour aller aux Quignets. Femmes et enfants prenaient les devants : il y avait le dîner à préparer, le catéchisme à apprendre pour l'après-midi. Quand le pasteur apparut sous le porche, suivi des anciens d'église, les groupes se dispersèrent. Chacun s'en fut de son côté, sortant du cimetière, qui par le portail de la charrière, qui par celui du communet.

Quant à Olivier Vuille, il fallait qu'il eût découvert quelque chose de bien curieux et de tout nouveau dans l'inscription de la pierre tombale de son grand-père, pour la considérer avec un si vif intérêt, au moment où le pasteur, escorté des anciens, passait près de lui. Le fait est que cette contemplation l'absorbait à un tel point, qu'il en négligea de soulever son tricorne.

Cependant un des anciens, laissant ses compagnons passer sous le portail, vint avec empressement au justicier et lui frappa sur l'épaule. C'était son ami Abram-Louis Perret.

Alfred Delvau, dans son Dictionnaire de la langue verte, indique une autre origine, qui a quelque conformité avec la précédente.

Dans la *Promesse*, opéra de Clapisson, le bariton Meillet chantait, au premier acte, un air (l'air de la Veste), peu goûté du public; d'où l'expression attribuée à Gil Pères, le soir de la première représentation : « Meillet a remporté sa veste. »

Depuis lors on dit : « remporter sa veste », et moins exactement : « recevoir une veste », pour : être bafoué, échouer dans une entreprise, surtout dans une conférence politique ou littéraire.

Avec le temps! — Madame A. vient d'engager une nouvelle bonne. Celle-ci fait faire des valses échevelées à l'anse du panier. Sa maîtresse lui en exprime son mécontentement.

— Je prie madame d'avoir un peu de patience, répond la bonne; il n'y a pas très longtemps que je suis à Lausanne, je ne sais pas encore bien... Mais bientôt madame ne s'en apercevra plus.

La semaine-attractions.

Que nous donne le *Théâtre*, cette semaine? Une série de spectacles vraiment extraordinaires. D'abord, demain dimanche, en *matinée*, *Les Pauvres de Paris*, un drame poignant. Le soir, *La Française*, de Brieux, pour la dernière fois, avec *Les surprises du divorce*. Pas besoin, n'est-ce pas, d'en dire plus? Mardi, deuxième de *La dame de chez Maxim's*, le plus joyeux, le plus inénarrable des vaudevilles. Jeudi, enfin, *L'Aiglon*, avec Mme Charleux dans le rôle du duc de Reichstadt.

Passiez le pont, allez au *Kursaal*. C'est la même chose. Une suite de spectacles, plus variés et plus riches les uns que les autres. C'est indiquer tout le programme que de vouloir en signaler les numéros sensationnels. A côté des chanteurs, des diseurs, des acrobates, des dessinateurs éclairés, des prestidigitateurs, des animaux savants, il y a chaque fois une comédie choisie avec goût et le *Cinéma-Pathé*, dont les vues sont toujours nouvelles et intéressantes.

Et avec tout cela, le *Théâtre du Peuple* est obligé, vu le succès immense des premières, de redonner demain, dimanche, en *matinée* et en *soirée*, deux représentations nouvelles de *Bribi* et de *Les Masques*.

Rappelons encore les très intéressantes *conférences* données par M. H. *Thuillard*, au Casino-Théâtre, le lundi à 5 heures. La série touche à sa fin. Lundi, le conférencier nous parlera de *Venise*. Nombreuses projections.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

V

— Eh bien! Olivier, fit-il avec une animation enjouée, — c'était un gros petit homme réjoui, aux joues vermeilles, aux petits yeux gris, pétillants, — eh bien! en voilà un, de sermon! qu'est-ce que tu en dis?

Olivier Vuille se redressa lentement, — il était grand, lui, sec, osseux; il avait la peau brune, le nez en bec d'aigle et le menton carré. — Etait-ce bien le regard de l'ami qu'il dirigea sur le jovial ancien? n'est-ce pas plutôt le regard du justicier, que celui de cet œil noir profondément encaissé, et qui interrogeait sévèrement le visage d'Abram-Louis, en même temps qu'à la question de celui-ci il répondait d'un ton bref :

— Et toi? — Aussitôt, haussant les épaules, il ajouta : — Mais ça n'a pas besoin de se demander; on le voit de reste!

— Mais oui, fit l'ancien, l'air un peu troublé; mais oui, je ne m'en cache pas. Il m'avait toujours semblé que le bon Dieu ne devait pas être sans pitié, même dans l'ordre monde. Alors, toi, Olivier, tu n'es pas d'accord?

— Moi, d'accord avec une hérésie pareille! le Seigneur m'en préserve! Et tu prends tous ces raisonnements d'homme pour bon argent, toi? et tu les crois comme parole d'Évangile! tu te laisses séduire du premier coup, toi, Abram-Louis Perret!

(A suivre.)